

# FAMILLES, explosion ou évolution ?

Ont collaboré à cet ouvrage :

Joyce Aïn

Élisabeth Daubèze

Michel Delage

Geneviève Delaisi de Parseval

Thérèse Dulieu

Alberto Eiguier

Nelly Gardenal

Lin Grimaud

Philippe Gutton

Serge Hefez

Patrice Huerre

Saül Karsz

Camille Laurens

Anne Loncan

Gérard Ostermann

Françoise Peille

Alain Roucoules

Marie-José Sibille

François de Singly

Serge Tisseron

# FAMILLES, explosion ou évolution ?

Sous la direction de Joyce Aïn

Préface de Serge Tisseron

é  
éditions  
rès

Cet ouvrage est constitué des communications et conférences préparatoires et de celles du Carrefour Familles qui s'est tenu à Toulouse les 12 et 13 octobre 2007 à l'initiative de l'association Carrefours & Médiations  
La Source, 26, chemin du Bessayré  
31240 Saint-Jean. Tél. 05 61 74 23 74

L'élaboration scientifique a été assurée par Jacques, Joyce et Laurence Aïn, Catherine Amoyal, Michèle Capdequi, Colette Cousergue, François Estivals, Kalou Estrella, Christiane Lamy-Fabre, Alain Roucoules et Pierre Teil.

Et l'organisation pratique a été assumée par Caroline, Inès, Muriel, Philippe et Pierre Aïn, Jean-Luc Andrieu, Olivier de Raspide, Nelly Dussausse, Arlette Kiehl, Nathalie Lacombe, Denise Mitrani, Dominique, Julie, Nicolas et Michel Ruiz, ainsi que David et Sarah Zunzarren.

La retranscription des textes a été faite par Marie-Hélène Couronné

Conception de la couverture :  
Anne Hébert

Illustration :  
Tableau original de Catherine Amoyal, *Le monde en marche*.  
Photo Jacques Aïn, montage Anne Hébert.

Version PDF © Éditions érès 2012  
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-2576-0  
Première édition © Éditions érès 2008  
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France  
[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

## Table des matières

Préface.		
Une, deux, trois familles...	<i>Serge Tisseron</i> .....	7
Introduction	<i>Alain Roucoules</i> .....	11
L'explosion pour l'évolution dans la famille, ou la haine nécessaire	<i>Joyce Aïn</i> .....	13
Une psychanalyse pour une famille en changement	<i>Alberto Eiguer</i> .....	19
Adoption internationale et corésilience	<i>Marie-José Sibille</i> .....	33
La famille au risque de l'AMP	<i>Geneviève Delaisi de Parseval</i> . .	51
La famille à la mode Tintin	<i>Serge Tisseron</i> .....	61
Une séparation nécessaire	<i>Thérèse Dulieu, Élisabeth Daubèze, Nelly Gardenal</i> .....	75
L'autisme dans la famille, reconnaissance mutuelle et altérité	<i>Anne Loncan</i> .....	87
À l'adolescence, une mise à l'épreuve des liens	<i>Patrice Huerre</i> .....	111
L'individu au centre	<i>François de Singly</i> .....	119

Tiers d'accueil	<i>Lin Grimaud</i> .....	125
La famille permanente ou du besoin d'attachement	<i>Michel Delage</i> .....	131
Au nom du père	<i>Serge Hefez</i> .....	147
Frères et sœurs en ce début de millénaire : comment assurer une place à chacun ?	<i>Françoise Peille</i> .....	159
« Crise de la famille, dites-vous ? »	<i>Saül Karsz</i> .....	183
L'illusion familiale et ses paradoxes	<i>Philippe Gutton</i> .....	195
Anorexie : emprise familiale ou famille en prise	<i>Gérard Ostermann</i> .....	215
Le couple, ni toi ni moi	<i>Camille Laurens</i> .....	241
Synthèse	<i>Alain Roucoules</i> .....	251
Orientation bibliographique	.....	255

## Préface

### Une, deux, trois familles...

La famille est comme le phénix : sans cesse on annonce sa mort et régulièrement elle renaît. Mais contrairement au phénix qui revient à la vie toujours identique à lui-même, la famille, elle, change constamment. Les familles d'aujourd'hui sont « dissociées, éclatées, recomposées », comme le notent de nombreux auteurs dans les textes qui suivent. Certains, comme Serge Héfez, font un pas de plus et la déclarent « horizontale ». Ce n'est pas grave, ajoute-t-il. Mais d'autres s'en inquiètent. « Horizontale » ? Mon œil, c'est plutôt « auto-engendrée » qu'il faudrait dire. Finalement, que reste-t-il de la famille ? Pour Saül Karsz, c'est le « signifiant famille » qui permettrait encore d'utiliser le même mot pour désigner un grand nombre de situations totalement hétéroclites : familles homoparentales, pluriparentales, monoparentales et bien entendu pluriculturelles. Sans compter que ces diverses possibilités sont elles-mêmes prises dans des logiques sociales totalement disparates. Faudrait-il alors paraphraser Jacques Lacan et dire que « la famille n'existe pas », de la même façon qu'il affirmait que « la femme n'existe pas », voulant seulement dire par là qu'il n'existe que « des » femmes, chacune dans son originalité singulière ? Qu'est-ce qui constitue alors leur point commun à toutes ces familles, ancienne et nouvelle mode ?

Fidèle aux théories de l'attachement, Michel Delage place ce fil rouge dans le fait qu'une famille constitue toujours, pour un enfant, une base de sécurité : la famille est le lieu dans lequel chaque nouvel arrivant au monde trouve à exprimer et réguler ses émotions, et à les mentaliser.

Peu importe alors la configuration de cette famille. Et heureusement, pourrait-on ajouter ! Car depuis vingt ans, le développement de l'adoption, des familles recomposées et de l'aide médicale à la procréation a bouleversé les règles de la filiation.

Geneviève Delaisi de Parseval nous familiarise avec ce nouveau paysage. Pour elle, la notion de « pluriparentalité » s'imposera de plus en plus<sup>1</sup>. Ses considérations rejoignent celles de François de Singly, pour qui l'impératif d'être « fils ou fille de » se réduit aujourd'hui face à l'injonction de plus en plus forte « d'être soi-même ». « Plus il y a de parents, plus on est libre », pourrait-on dire alors. François de Singly n'en parle pas, mais c'est sans doute ce mouvement qui pousse nombre de jeunes à ajouter à la liste de leurs multiples parents réels – biologique, éducatif et donneur de nom, voire de gestation dans les procréations faisant intervenir une « grossesse pour autrui » – des tuteurs et des référents rencontrés... sur Internet.

Le lecteur trouvera dans ce qui suit bien d'autres sujets de réflexion : sur les métamorphoses de l'adolescence qui désarçonnent si souvent les parents, sur la haine (saine ou pathologique...), sur les paradoxes familiaux, sur les difficultés rencontrées par les familles où grandit un enfant souffrant d'autisme, de trouble psychosomatique ou d'anorexie, ou encore sur les conditions de fonctionnement des institutions accueillant des enfants en difficulté et leurs parents.

Deux certitudes se font jour progressivement au cours de ces pages. Tout d'abord, beaucoup de troubles psychologiques affectant les enfants et les adolescents sont mieux soignés quand on travaille avec leur famille. Cela ne prouve d'ailleurs pas pour autant la responsabilité de celle-ci dans la maladie qui frappe un de ses membres. La famille est de moins en moins considérée comme une source de pathologie, et de plus en plus comme un puissant levier thérapeutique.

L'autre certitude qui s'impose au long de cette lecture est que la recherche d'informations sur l'histoire familiale est de plus en plus pressante. Toute famille est en effet organisée selon deux axes : l'un horizontal et l'autre vertical. Le premier satisfait une demande d'enracinement dans le présent, et le second dans l'histoire. Or tous les auteurs s'accordent à reconnaître que les liens horizontaux se font de

---

1. Une très récente décision judiciaire américaine vient ainsi de reconnaître à deux femmes vivant ensemble le droit de se prévaloir du titre de « mère » de l'enfant que l'une des deux a porté, le père biologique jouant pleinement son rôle éducatif sans toutefois vivre avec les deux femmes.



plus en plus ténus, incertains et précaires : le divorce sépare les couples, mais aussi les enfants, et personne n'est plus certain de la stabilité des relations qui le lient à ses proches. Du coup, l'axe vertical de toute famille – celui de la filiation – est le seul à rester indissoluble quoi qu'il arrive et à traverser le temps sans altération. Pas étonnant donc qu'il soit autant recherché, commenté et exposé !

La famille actuelle est-elle alors condamnée à remplacer la stabilité des liens par l'élaboration collective de l'histoire familiale ? Ce serait une autre manière pour ses membres de trouver la base de sécurité et de confiance dont ils ont absolument besoin. C'est dire si les silences, non-dits et secrets de famille divers constituent sur ce chemin des dangers majeurs...

Mais les recherches sur l'histoire familiale sont aussi l'occasion pour chacun de raconter ses petites histoires personnelles, à mi-chemin entre souvenir avéré et mythologie intime. Car la mémoire n'est pas que devoir, elle est aussi invention et fantaisie, l'une et l'autre indissolublement liées. Ce n'est pas grave d'inventer des histoires sur le passé... à condition de ne pas les présenter aux générations suivantes comme la vérité. C'est, pour finir, ce que nous rappelle plaisamment Camille Laurens...

Serge Tisseron

psychiatre, psychanalyste, docteur en psychologie,  
directeur de recherches à Paris X



# Alain Roucoules

## Introduction

Avec le précédent ouvrage de cette collection, *Résilience*, nous étions, pour reprendre les termes de B. Cyrulnik, dans une « stratégie de la connaissance » autour du thème de la résilience – stratégie de la connaissance car la question de la résilience, concernant la capacité de chacun à s'épanouir après un traumatisme, a été abordée de manière pluridisciplinaire. Alors, quel lien avec le thème d'aujourd'hui, « Familles, explosion ou évolution » ? J'en vois deux : d'abord, les différents intervenants, de par leur approche singulière – sociologue, psychologue, psychanalyste, écrivain –, perpétuent, ici aussi, l'approche plurielle à laquelle l'association Carrefours & Médiations est attachée ; ensuite, la famille dite « moderne » serait lieu de découverte, de réalisation de soi, et ce malgré les avatars de la vie.

Quelle définition donner à la famille aujourd'hui ? Nous pourrions retenir que c'est un groupe constitué par des individus habitant ensemble, groupe qui peut se faire, se défaire, se refaire, son objectif étant le bonheur mais aussi la transmission de la vie, de la langue, de la civilisation. Sa particularité, par rapport à la famille traditionnelle, est que dans « la famille moderne, [...] tous les membres, quel que soit leur sexe et quel que soit leur âge, bénéficient d'une reconnaissance en tant que personne<sup>1</sup> ». L'approche sociologique explore comment, dans nos sociétés démocratiques, la cellule de base de la société est l'individu, au

---

Alain Roucoules, *psychothérapeute, psychodramatiste, formateur, ancien directeur adjoint de l'Institut Saint-Simon à Toulouse.*

1. F. De Singly, *Le Monde*, 16 juin 2004.

détriment de la famille traditionnelle. Elle analyse les processus de cette évolution, et combien aujourd'hui, face à la pression de la société qui pose la réalisation de soi<sup>2</sup>, le dépassement de soi comme transcendance, il est nécessaire d'être entouré de proches qui participent à cette réalisation. De ce point de vue-là, la famille dit la société dans laquelle elle est prise.

Pour le Conseil d'analyse économique, si la famille constitue bien le pilier des identités, elle n'en est pas moins la plus importante composante de la société civile. Son rapport de novembre 2005<sup>3</sup> vient souligner cette dialectique : « La famille est certes une affaire privée, mais également une affaire publique qui justifie que les politiques publiques s'y intéressent. » Nous pouvons peut-être, dans cette perspective, parler de la famille comme « réalité sociale qui impulse des changements autant qu'elle les reflète<sup>4</sup> ».

Fait de culture, la famille ou plutôt l'espace familial, quel que soit sa configuration, n'est-il pas inexorablement un espace tensionnel, creuset d'attentes plurielles, au carrefour de celles de chacun de ses membres l'un envers l'autre et de celles de la société ? Défi sans cesse renouvelé qui, au gré du mouvement groupal, des dynamiques inter et intra-individuelles, des fluctuations psychiques individuelles et groupales, va engendrer des externalités plus ou moins positives ou négatives. C'est en ce point d'externalité, le plus souvent négative, que vont intervenir, face à un risque de délitement des liens, des professionnels en interface entre la sphère privée et la sphère publique.

Pour paraphraser D.W. Winnicott, si défi il y a, alors ne serait-il pas : comment être une famille suffisamment bonne ? L'approche psychanalytique vient éclairer ce qu'il en est de ces mouvements psychiques qui conditionnent la qualité des liens et des relations au sein de la famille, et gagent les liens et les inscriptions sociales de chacun de ses membres. Au carrefour des mutations, la famille se compose et se recompose, devient composite. Elle se risque à l'épreuve des avancées scientifiques en matière de procréation. Tous ces mouvements se reflètent dans la production littéraire dont l'écriture nous fait écho. Nous prenons le parti que la famille s'invente au gré des explosions et des crises – dans le sens de création et générateur de nouveau.

---

2. N. Aubert, *L'individu hypermoderne*, Toulouse, érès, 2006.

3. Conseil d'analyse économique, *La famille, une affaire publique*, Paris, La Documentation française, 2005.

4. M. Rosselli, Conférence ISS, janvier 2006.

Joyce Ain

## *L'explosion pour l'évolution dans la famille, ou la haine nécessaire*

Quand on parle de familles, comment éviter d'évoquer cette phrase célèbre de Gide : « Familles, je vous hais ! » ? Lui aussi, même si ce cri est ambigu, teinté de rage et d'envie, avait choisi le pluriel « familles », tant les configurations en sont multiples, contradictoires et ambivalentes, malgré l'idéalisation qui en est faite aujourd'hui. La famille est un esquif fragile qui peut exploser au moindre coup de vent, au moindre coup de mer(e), et être englouti, aspiré par l'emprise des forces invisibles inconscientes que sont ses puissants courants sous-marins...

« J'ai la haine ! », nous lance Léa dès la première rencontre en vue d'une thérapie familiale. Ce travail collectif a été mis en place, car sa mère, Henriette, est venue me demander de l'aide. Elle est désespérée des violences de sa fille, particulièrement en famille. Elle dit avoir tout sacrifié à Léa, qui a été un bébé prématuré et fragile. Elle a même divorcé du père de Léa lorsque celle-ci avait 2 ans car il était violent et alcoolique : elle voulait protéger son enfant qu'elle adore. Mais à l'adolescence, dès 13 ans (il y a donc deux ans), Léa est devenue d'une violence incompréhensible à l'égard de sa mère, et s'est mise à scarifier ses poignets et ses bras. Elle se révolte, parfois jusqu'aux coups, donnés à son beau-père, qu'Henriette a épousé quelques années plus tôt. Léa

---

*Joyce Ain, psychanalyste, membre de la Société psychanalytique de Paris, présidente de l'association Carrefours & Médiations.*

maltraite aussi son demi-frère de 3 ans, Marc, dont elle s'est pourtant beaucoup occupée quand il était bébé, « comme une petite mère » commente Henriette.

À l'opposé de l'amour, qui construit et tisse les liens, considéré au service de la vie, la haine est généralement comprise comme un sentiment de révolte intense éprouvé à l'égard de quelqu'un (parfois de quelque chose), un désir de destruction de l'objet sur lequel elle porte. Souvent appelée rage, colère ou violence, la haine détruit et attaque les liens... Mais la haine peut aussi être une réaction à une situation vécue comme bloquée avec l'entourage ou l'environnement. Elle semble alors plutôt saine et prouve la capacité à réagir.

Autrefois presque exclusivement présentée sous l'angle d'une pulsion terrible, destructrice et aliénante, elle fait aujourd'hui l'objet d'une conception plus positive. Pourtant, la haine dans la famille, la haine entre mère et enfant reste une notion taboue et inacceptable... Pour parler de cette idée un peu difficile, j'ai emprunté à Nicole Jeammet le titre de son livre : *La haine nécessaire*. Elle y explique combien « l'amour a besoin d'intégrer la haine pour être authentique. Sans cette intégration, l'amour donne la mort psychique de la confusion. Mais, de la même façon, la haine a besoin de l'amour, pour échapper à son destin de semer la mort, de la désintringation, de la déliaison. Réintégrée dans l'amour, elle est une force de vie. La question ne se pose donc plus dans des termes d'exclusion de l'une par l'autre, mais dans des termes de fécondation réciproque, nécessitant néanmoins une relation vivante et stable pour se produire ».

Freud avait déjà postulé une haine originaire, bien avant l'amour, haine provoquée par le déplaisir dû à toute frustration. Puis Ferenczi avait évoqué la notion de haine entre enfant et parent. Enfin, Winnicott a longuement développé cette idée en parlant de la haine de la mère pour son bébé et de la haine dans le contre-transfert. De leur côté, les thérapeutes familiaux considèrent que l'autonomisation et l'individuation peuvent avoir besoin de passer par la haine comme aide à la défusion. La haine serait alors organisatrice du lien familial, activatrice de la séparation, permettant de sortir du vécu de la violence familiale explosive...

« J'ai la haine ! », nous rétorque Léa comme seule réponse à chacune de nos propositions au cours des séances particulièrement houleuses de thérapie familiale. Pour prouver que personne ne la

comprend, elle nous jette alors violemment qu'elle est enceinte ! Deux mois plus tôt, elle a fait une tentative de suicide, lors de sa fugue chez son père biologique. Nous mettrons longtemps après l'ivg, souhaitée par Léa, à comprendre qu'elle a été abusée par son père. Celui-ci n'a d'ailleurs jamais répondu à la proposition de participer à nos séances. Sa mère, effondrée par cette découverte, après la fugue, s'est lamentée en déclarant qu'elle avait eu bien raison de vouloir « protéger sa petite fille ». Depuis sa naissance, rien n'a jamais été assez beau ni en quantité suffisante pour représenter, au regard d'Henriette, l'immensité de l'amour qu'elle porte à sa fille. Et pourtant, dès la naissance du petit Marc, un an après le mariage de sa mère avec Louis, Léa s'est mise à chaparder dans le sac de sa mère, le portefeuille du beau-père, puis dans les magasins, sans que le fait d'avoir été surprise et conduite au commissariat, où sa mère est venue la chercher, puisse l'arrêter...

Léa avait alors souhaité recevoir une aide psychologique, mais comme il avait fallu attendre plus d'une heure dans la salle d'attente du psy, Henriette avait décrété qu'il « ne valait rien » et qu'elles s'en sortiraient bien mieux toutes seules. C'était comme si, dans l'esprit de la mère, le corps de l'une et le corps de l'autre n'avaient qu'une seule et même peau. Henriette, niant la réalité, avait gardé le fol espoir d'éviter la douleur qu'entraîne la séparation, en s'enfermant, mère et fille, dans ce piège, le chaos psychique, la non-vie.

Henriette avait eu elle-même une enfance angoissée par les absences fréquentes et imprévisibles de sa mère, et tourmentée par les attouchements d'un vieil oncle qui acceptait de la garder dans ces circonstances. Elle n'avait pu parler à sa mère de ces intrusions, car celle-ci vouait une adoration à ce frère aîné qui avait quasiment remplacé pour elle son propre père, tôt décédé. Gardant au fond d'elle cette blessure secrète, Henriette s'était juré que Léa n'aurait pas à vivre les mêmes souffrances. Elle a donc précipité sa petite fille, qu'elle croyait « si fragile », dans un univers magique, sans contrainte, sans frustration, sans interdit, l'univers du nourrisson, qui, ainsi, peut imaginer être le centre du monde.

Les thérapies familiales psychanalytiques font revenir à la surface un matériel psychique douloureux, pénible et parfois explosif. Les questions de la haine, de la rage, de l'envie et de la jalousie font partie des mouvements pulsionnels et affectifs ardues à reconnaître, à accepter et à démêler. C'est parce que cette expérience analytique déboute fréquemment le clinicien hors de ses

certitudes théoriques et l'exhorte à accepter l'inconnu qu'il peut se mettre en recherche et créer, pour entendre au plus vif ce qui se trame. Au creux de ce chaos, parfois champ brûlé et désertique, suite à un trauma, il est très fréquent que la famille soit amenée à se confronter à des mouvements pulsionnels âcres, violents, notamment la jalousie, l'envie et la haine... qui permettent, enfin, le sursaut indispensable de libération.

Léa a eu besoin, pendant plusieurs mois, que nous entendions ses cris de haine, sans les juger, ou les lui renvoyer, et que sa mère accepte d'entamer, pour elle-même, la psychothérapie recommandée. C'est alors que, dans un mouvement de réparation, elle a pu commencer à se préoccuper de son petit frère, parfois terrifié par cette violence ambiante, mais qui, lui, pouvait s'appuyer sur son père toujours présent, bien que fort silencieux. Elle disait le comprendre car elle-même s'était sentie étouffée dans sa relation si exclusive à sa mère, puis frénétiquement jalouse de l'arrivée de cet intrus qu'était le beau-père, Louis, et terrassée par la naissance de Marc. À ce moment, elle s'était vue en place de mère pour lui, un peu comme en rivalité avec sa propre mère...

Léa pouvait, enfin, aborder la blessure de l'incompréhension de son père biologique, auprès duquel elle avait cherché de la tendresse. En l'écoutant, je pensais à la « confusion des langues » entre enfants et adultes qu'a décrite Ferenczi, signalant le profond traumatisme qui peut en résulter.

Qui ignore actuellement ce qu'on appelle le « complexe d'Edipe », qui se résumerait par le fait que tout petit garçon serait normalement amoureux de sa mère, et toute petite fille de son père ? Pourtant, ce qui est essentiel dans ce passage, c'est plutôt la complexité du conflit engendré par ce sentiment face aux parents. Elle est due au ressenti du bébé. Son attachement à la mère est au début total et exclusif. C'est le prototype de toute relation affective et amoureuse. Le couple vit la même chose dans ses débuts amoureux... Après la phase d'indifférenciation, le bébé doit faire l'expérience que sa mère n'est pas lui, qu'elle est un être total et différent, et en cela capable de lui inspirer des sentiments d'amour, mais aussi de haine. La crainte de l'endommager, par ses pulsions agressives, le pousse dans une phase dépressive essentielle à l'aménagement d'une ambivalence nécessaire à leurs relations mutuelles. L'enfant, garçon ou fille, doit ensuite accepter qu'il y ait un père, lui aussi amoureux de la mère, et, encore plus intolérable, éveillant plus de souffrance haineuse mais construc-



trice : il doit accepter que sa mère puisse aimer ce père, au point de faire des bébés avec lui...

Alors comment continuer à aimer sans être submergé par ces sentiments de rage ? Comment se découvrir plein de haine quand on craint de perdre l'objet d'amour dont on a besoin pour vivre ? Joyce Mc Dougall nous disait : « Comment dévorer la mère et garder son sourire ?<sup>1</sup> »

Léa commence à pouvoir confier que, lorsqu'elle se sent « avoir la haine », c'est comme dans un rêve où elle « nage dans une mer déchaînée, avec des vagues immenses et terrifiantes ». Ses associations l'amenant à dire : « C'est comme la panique que je ressens lorsque je dois aller quelque part... Ma mère, c'est pareil : elle s'inquiète de tout, elle est partout, sans arrêt, comme si elle devait me posséder corps et âme. » À la suite du récit de ce rêve, Léa, qui ne retourne plus sa haine contre elle-même en scarifications, s'est mise à attaquer les thérapeutes, les déclarant incapables de l'aider, de lui apprendre à nager dans cette mer tumultueuse... Elle ne pouvait pas s'en sortir, faute de pouvoir prendre appui sur un père si peu fiable... Il ne lui reste plus désormais que ses menaces de suicide. Elle les déploie, en chantage, face au cadre et à notre neutralité. Nous avons parfois l'impression qu'elle veut nous faire sortir de nos gonds.

Ayant éprouvé combien elle a besoin de la thérapie, elle se révolte, avec une haine renouvelée, contre cette dépendance. La haine doit la protéger d'une affection trop aliénante... Si elle a trop besoin de nous, nous devenons capables, à notre tour, de l'asservir. Son autonomie alors serait réduite à néant. Nous entendons ses menaces comme la seule voie qui lui donne le sentiment d'échapper à une telle emprise. Il nous faut lui exprimer qu'elle tente de provoquer notre haine, par l'impuissance qu'elle nous donne à vivre, pour ne pas se sentir prise dans des angoisses de perte de ses limites, à la merci de notre influence et comme contrôlée de l'intérieur...

Ainsi amour et haine coexistent dans le cœur humain.

Chez l'adolescent et chez l'adulte, la violence, la haine, l'envie, le désir de posséder sont des dérivés de cette expérience de détresse et de violence chez le bébé, et de la nécessité de la maîtriser pour obtenir des satisfactions et survivre. De la façon de

---

1. Joyce Mc Dougall, *Éros aux mille et un visages*, Paris, Gallimard, 1996.

surmonter, ou non, ce conflit d'amour et de haine à l'intérieur de soi, de la façon de faire le deuil, ou de ne pas arriver à le faire, d'une illusion de complétude à deux « dépendront les formes de structuration de la psyché, ainsi que les formes narcissiques et objectales des relations aux autres <sup>2</sup> ».

C'est, en un mot, l'ambivalence propre et nécessaire aux affects inhérents à tous les humains.

Accéder à l'œdipe et à l'autonomie suppose donc de lier en soi la haine et l'amour. C'est important que la mère puisse aussi reconnaître en elle ces deux sentiments... Et qu'elle accepte d'être « affectée » (touchée) par la destructivité de son bébé d'abord, de son adolescent ensuite... sans en être désorganisée (atteinte et non « détruite », nous disait Winnicott). Elle doit pouvoir rester « vivante » et se réjouir des tentatives de réparation que son enfant met en place pour atténuer sa culpabilité. Il peut alors arriver à se savoir réellement capable de gestes bons. Si les expériences bonnes et aimantes l'emportent sur les mauvaises, et si la qualité de présence psychique de la mère (soutenue par le père) permet de pouvoir la « haïr » sans la perdre, le bébé, puis l'adolescent, pourra se différencier et s'épanouir...

Mais, évidemment, seule une mère ayant construit sa propre continuité psychique sur une absence structurante de sa propre mère pourra donner à vivre à son enfant une telle continuité (sans risque de confusion) et une telle discontinuité (sans danger d'abandon).

Cette articulation du vécu de l'épreuve dépassée, continuité/discontinuité, absence/présence, monde interne/monde externe, est le lieu exact du paradoxe qui se fait, alors, force de vie.

---

2. Nicole Jeammet, *La haine nécessaire*, Paris, PUF, 1989, p. 21.

*Alberto Eiguer*

*Une psychanalyse  
pour une famille en changement*

Concernant les changements qui se produisent dans la famille, le problème du pouvoir apparaît comme central. Ces changements semblent associés à la diminution de l'autorité du père envers ses enfants et du mari envers sa conjointe.

La dénatalité pourrait-elle être liée à la libération de la femme ? Elle coïncide, en effet, avec l'introduction de la contraception et l'accès massif de la femme au monde du travail. Aujourd'hui en Europe, le taux de naissances ne permet plus la rénovation des générations. Les pays à majorité catholique sont ceux où ce taux est le plus faible. Ces chiffres peuvent être corrélés avec ceux du progrès économique de l'Espagne, du Portugal, de l'Italie et de l'Irlande. Entre 1945 et 1975, les pays du Nord de l'Union européenne ont vécu un essor économique sans égal. Pendant les Trente Glorieuses, la natalité a diminué jusqu'aux chiffres actuels. En 1975 commence la période des trente années de progrès économique, culturel, technologique et politique des pays du Sud européen, qui ont vu également une réduction du taux de natalité.

La contraception s'est généralisée, certes, mais on ne peut pas comprendre cette réduction sans souligner le fait que la femme prend actuellement une part active dans le monde du tra-

---

*Alberto Eiguer, psychiatre et psychanalyste, préside l'Association internationale de psychanalyse de couple et de famille, et dirige la revue Le divan familial.*

vail. Nous pouvons nous demander si les nouveaux pouvoirs de la femme, bien qu'il reste encore beaucoup à réaliser dans le sens de l'égalité entre les sexes, ne conduisent pas à une diminution des naissances et même à des modifications familiales, spécialement l'augmentation des divorces, la monoparentalité et l'homoparentalité. C'est comme si la revendication à plus de liberté et à plus de jouissance donnait lieu à l'idée que la parentalité implique surtout du renoncement. C'est un fait connu que si les couples décident d'avoir moins d'enfants ou de retarder leur conception, ils invoquent généralement des raisons économiques. Cela s'observe également dans les pays de l'Est européen, où le taux de natalité diminue à pas de géant. L'espoir d'une « vie meilleure » pour et avec les enfants, ce qui conduisait jadis à stimuler le désir de se multiplier, ne prévaut plus. Dans les familles plus aisées, on entend généralement dire qu'avoir sa propre maison est prioritaire à avoir des enfants.

Devons-nous affirmer que les sujets d'une famille préfèrent l'asymétrie entre dominateur et dominé à l'égalité ? Avoir des idées, les décider, prendre des initiatives devraient-ils être des attributs d'une seule personne ? Claude Lévi-Strauss<sup>1</sup> soulignait que dans les sociétés appelées primitives, et dans les autres aussi, les différences entre les sexes induisent la différenciation des tâches de l'homme et de la femme au point que personne ne puisse prendre en charge les tâches assignées au sexe opposé. Toutefois la direction de la maison est à la charge de l'homme !

Cette division du travail est peut-être perdue actuellement, mais il reste d'autres différences qui permettent heureusement de maintenir une tension créative entre les genres. Pourquoi parler de tension créative entre les genres ? Parce que les différences ne s'organisent pas pour nourrir la domination de l'un sur l'autre, mais pour produire un mouvement de l'un vers l'autre, dans des conduites de rapprochement réciproque, en même temps que dans des affects et dans des fantasmes. Disons-le directement. L'être humain a déformé le sens de ces différences, pour les pervertir en domination. Ces différences existent pour rappeler la nécessité de l'autre, pour éviter que l'autre soit omis ou annulé, pour souligner ses richesses et pour approfondir et perpétuer ce qui est la base de la psychologie humaine : le lien. Or, ce qui postule la loi de la suprématie d'un genre sur l'autre est le royaume

---

1. C. Lévi-Strauss, *Les structures élémentaires de la parenté*, Paris, Plon, 1949.